Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 17 (1909)
Heft: 10

Artikel: Méthodes et écoles historiques
Autor: Maillefer, Paul
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-16650

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MÉTHODES & ÉCOLES HISTORIQUES

Discours prononcé à l'ouverture de la séance de la Société vaudoise d'histoire et d'archéologie, le 2 septembre 1909, à Aubonne.

MESDAMES, MESSIEURS,

Comme les années passent, allez-vous dire en vous rappelant que cette fête annuelle de la Société vaudoise d'histoire et d'archéologie est la septième, et que notre association comptera bientôt deux lustres d'existence. Cette constatation éveillera une certaine mélancolie dans l'esprit de ceux qui déplorent la fuite trop rapide du temps. Elle sera accueillie avec joie par ceux qui croient à la vitalité d'une idée et à la justice d'une cause, par ceux qui aiment à voir pousser les plantes, grandir les enfants, prospérer les œuvres utiles.

C'était non point le deux décembre — date fatidique — mais le 3 décembre 1902, par une journée plutôt sombre et brumeuse, qu'une cinquantaine d'amateurs d'histoire se réunirent à l'hôtel Continental, à Lausanne, et fondèrent la Société vaudoise d'histoire et d'archéologie. Depuis de longues années, la chose était dans l'air; nos concitoyens vaudois répétaient sans cesse que cette création était indispensable; nos amis des cantons voisins nous engageaient à aller de l'avant et nous donnaient un probant exemple : leurs sociétés, vivantes, prospères et populaires, pouvaient nous servir de type et de modèle; leur bienveillance à notre égard était un précieux encouragement. Cependant nous hésitions encore : dans la pléthore de sociétés de toutes sortes qui submerge notre vie suisse et romande, convenait-il d'ajouter à la liste une création nouvelle, un nouveau comité, un nouvel organe, de nouveaux rouages? Même les plus convaincus se réservaient.

Il a fallu le beau mouvement d'enthousiasme patriotique suscité par l'approche du centenaire de 1903 pour réaliser enfin le vœu du grand nombre. L'appel lancé par les initiateurs de notre œuvre fut entendu et trouva un écho réjouissant chez toutes les classes de la population. Au moment de sa fondation, la Société compta aussitôt deux cent trente adhérents, et le total de ses membres dépassa bientôt quatre cents. Preuve évidente de la nécessité qu'il y avait à l'organiser ; preuve évidente qu'elle répondait à un besoin, qu'elle comblait une lacune.

Du reste, le réveil du goût pour les études historiques était déjà un fait accompli. La formation de la Société d'histoire en a été la conséquence, l'expression, le résultat. Depuis dix ans, la *Revue historique vaudoise*, fondée dans le même esprit et sur les mêmes bases, avait conquis droit de cité au foyer vaudois ; les publications des deux centenaires, en 1898 et en 1903, ont associé la science à l'amour de la patrie ; notre théâtre national vaudois a été créé et a vécu des jours prospères : le succès des représentations de Mézières a été brillant ; l'appui éclairé des autorités cantonales et communales est venu donner au mouvement une salutaire impulsion ; l'organisation, en particulier du service des monuments historiques peut compter parmi l'une des plus bienfaisantes pour notre archéologie ; la restauration du château de Chillon, de l'église abbatiale de Romainmôtier, d'autres monuments plus modestes, a révélé à notre peuple des richesses qu'il connaissait mal, a mis en relief des chefs-d'œuvre ignorés. Cédant à l'impulsion générale, des sociétés se sont constituées dans les villes pour recueillir les restes du passé ; le Vieux-Lausanne, le Vieux-Vevey, le Vieux Montreux, ont déjà fait œuvre utile ; leurs collections méritent d'être visitées et elles ont organisé des expositions réussies. Il n'est pas jusqu'à nos archives cantonales, un peu délaissées pendant une trentaine d'années, qui

ne soient mieux utilisées. Leur installation dans un bâtiment plus commode s'impose et en rendra la consultation plus fréquente. Le culte de nos anciennes annales s'étend au delà de nos trésors locaux. Des études ont été commencées aux archives de Turin ; elles ont fait connaître de précieux documents. Enfin, un embryon de musée historique cantonal a vu le jour. M. Vionnet, son fondateur et son directeur, y a recueilli surtout des documents photographiques d'une valeur inappréciable. Cependant, il y a, là surtout, quelque chose à encourager. L'organisation d'un véritable musée historique, comparable à ceux des capitales voisines, est un des buts que devraient poursuivre les amis du passé ; c'est le complément indispensable de tout ce qui a été fait jusqu'ici pour remettre en faveur les études d'histoire vaudoise. Nous l'appelons de tous nos vœux. Les beaux travaux de l'association *pro Aventico* méritent ici une mention spéciale ; ils ont fait revivre l'époque romaine dans notre pays et ont entretenu le goût des recherches épigraphiques et numismatiques chez toute une génération. N'oublions pas que les héraldistes, les numismates, les connaisseurs éclairés d'antiquités sont nombreux dans le canton de Vaud et qu'ils publient, dans les revues spéciales, le résultat de leurs observations. Enfin nous saluons avec joie la naissance récente d'une société vaudoise de généalogie.

L'histoire a longtemps été considérée comme un art, comme une branche de la littérature. En cette qualité, on lui demandait surtout des mérites littéraires et artistiques, des tableaux dramatiques, vivants, pittoresques, de l'éloquence, du relief. On sacrifiait volontiers une partie de la vérité des faits, considérée comme accessoire, à la beauté du récit, considérée comme l'essentiel. Un exemple entre mille fera toucher du doigt le procédé. Grégoire de Tours rapporte les paroles adressées à Clovis par l'évêque Saint Remi : *Depone colla mitis Sicamber*, — courbe

ton front, doux Sicambre. Vous entendez bien : doux Sicambre, *mitis Sicamber*. Qu'ont fait les écrivains de l'histoire de France. Pour donner plus de ton au discours de l'évêque, ils l'ont dénaturé. Le *mitis Sicamber*, le doux Sicambre, est devenu le *fier* Sicambre. Ainsi altéré, le mot s'est transmis à travers douze siècles à plus de vingt générations. Il n'a qu'un défaut, celui de n'être pas exact.

Où peut conduire un mot mal compris ! Il y a des gens qui croient encore qu'Othon de Grandson a séduit l'épouse de Gérard d'Estavayer. Rien n'est moins vrai, M. Piaget l'a démontré. Un premier chroniqueur dit que Gérard en voulait à Othon, par jalousie de sa « *fame* » ; fame, fama, réputation, gloire. Gérard était jaloux de la gloire d'Othon. Un copiste a pris *fame* pour *femme*, et a construit là-dessus un petit scandale qui n'a rien d'historique.

Les lectures dangereuses — je prends ici l'expression dans son sens littéral — peuvent donner lieu à de singulières méprises. Une chronique raconte que les Neuchâtelois étaient partis en expédition emmenant deux chars de *caville*. Que pouvait bien être cette denrée, se demandait-on. Notre défunt collègue, M. Berthoud, professeur ici même, et un des plus fervents connaisseurs de notre passé, rapprochait cette expression du mot vaudois caville, une pécadille, peu de chose. Les chars auraient ainsi été chargés d'objets sans grande valeur, et on ne comprendrait pas bien ces guerriers partant en campagne embarrassés de petits riens. A voir le texte de près, — c'est, je crois, notre regretté ami William Wavre qui avait fait cette découverte — caville se trouva être *la ville*, et le sens du passage devient fort compréhensible.

On a compris dès lors que l'histoire est une science, et la plus difficile de toutes. Cela ne veut pas dire que ceux qui l'écrivent soient dispensés du souci de la forme et de toute règle artistique. La forme, en pays latin surtout, ne perd

jamais ses droits ; la science n'exclut pas l'art, et l'on pourrait citer telle page de nos plus grands savants, qui serait digne de prendre place parmi les plus belles de notre littérature. Mais celui qui fait de la science doit viser avant tout à l'exactitude des faits ; une fois ceux ci rigoureusement établis, il les exposera dans la forme qui lui conviendra, sans rien sacrifier à cette dernière, mais sans la dédaigner. Ainsi l'ont compris les grands historiens de l'époque contemporaine, dont les œuvres comptent aussi dans la production littéraire de leur pays, Ranke, Mommsen, Macaulay, Sorel, Lavisse.

On exige l'exactitude avant tout et jusque dans les moindres détails. Prenez tel ouvrage historique ou scientifique écrit il y a une trentaine d'années. Amusez-vous à parcourir les notes, les citations, les renvois, les titres d'ouvrages cités, et à les confronter avec les originaux ; vous serez édifiés. A chaque instant, vous rencontrerez l'inexactitude et la négligence. On vous indiquera, par exemple, le tome cinquième d'un ouvrage qui n'en a jamais eu que quatre, le paragraphe douze d'un chapitre qui s'arrête au onzième, la page cinquante pour la page quatre-vingt. Péchés véniels, direz-vous, petites taches qui n'enlèvent rien à la grandeur d'une œuvre magistrale. A se perdre dans l'examen microscopique des virgules et des parenthèses on oubliera l'ensemble. Non point, répondrais-je. Une œuvre réellement parfaite ne comporte point de fêlures ni de fissures, et c'est précisément parce que ces tares étaient vénielles qu'il aurait été facile de les faire disparaître. Comptons, je l'accorde, avec la faillibilité du plus impeccable, et aussi, disons-le, avec les erreurs du typographe ; mais réduisons ces chances à un strict minimum, on les évitera presque toutes. Bien souvent l'auteur hausse les épaules et accuse le typographe, alors que sa plume seule est fautive.

Le laisser-aller des uns a motivé le pédantisme excessif des autres. Il existe toute une catégorie d'érudits, très

savants par eux-mêmes, mais qui ne produisent rien, tout occupés qu'ils sont à relever les inexactitudes des écrivains. La loupe à l'œil, ils jardinent avec volupté dans les œuvres de leurs contemporains et en relèvent exactement toutes les vétilles. Ils y mettent parfois tant de zèle que la découverte d'une erreur, si minime qu'elle soit, leur cause une joie sans égale. Ces critiques sont utiles, incontestablement; ils sont un garde-à-vous salutaire pour les superficiels et les négligents. Et comme, après tout, l'ensemble de l'effort historique doit être de serrer la vérité le plus près possible, celui qui signale un lapsus rend un service à la science. Mais il serait oiseux pour le savant de se maintenir uniquement dans ce rôle négatif. Il doit appliquer ses forces à édifier, non pas seulement à démolir.

Les études d'histoire savante, consciencieuse et exacte, dégagées de toute préoccupation de rhétorique, d'enflure et de cabotinage, ont poussé, sur notre sol romand et plus spécialement vaudois, une floraison tout à fait superbe, déjà dans la première moitié du XIXe siècle, alors que, dans d'autres pays, on en était encore resté à l'histoire éloquente et littéraire de forme. La fondation, en 1837, de la Société d'histoire de la Suisse romande a rendu à la science des services inappréciables, et ses mémoires constituent un superbe monument élevé à notre passé. Elle a mis en vedette les noms d'érudits tout à fait remarquables pour l'époque, d'une véritable pleïade de maîtres, tels que Frédéric de Gingins, Frédéric et Louis de Charrière, François Forel, J.-J. Hisely, Edouard Secretan, l'abbé Gremaud, et ceux d'archéologues de haute volée, tels que Frédéric Troyon et A. Morel-Fatio. Dans leur souci de la vérité et dans leur mépris pour la demi-science, ces savants ne se sont guère attachés qu'au moyen âge. Pour eux, les origines seules avaient de l'importance et de l'attrait ; seuls les documents rédigés en vieux latin et en vieux français méritaient quelque sollicitude ; dès

qu'ils pouvaient être lus et compris des profanes, ils n'étaient plus dignes de l'attention des vrais connaisseurs. De leur tour d'ivoire, ces historiens jetaient sur le vulgaire un regard quelque peu détaché.

On leur doit au moins d'avoir déblayé le terrain et d'avoir permis à d'autres de présenter au public une histoire à peu près exacte de notre moyen âge. Mais l'histoire ne saurait s'arrêter à la conquête bernoise, et il est encore plus important de connaître exactement les siècles qui ont suivi cette dernière que les siècles qui l'ont précédée. La période révolutionnaire est capitale, enfin la période vaudoise, dès 1803, est plus digne d'intérêt encore que les précédentes. Plus les événements sont rapprochés de nous, plus ils exercent une influence directe sur nos destinées, mieux ils méritent d'être connus, fouillés, racontés.

Quelques esprits pensent, il est vrai, que l'histoire peut s'écrire au bout d'un certain nombre d'années seulement : alors le recul est suffisant, alors les passions suscitées sont assoupies. Nous ne partageons point cette manière de voir. Qui donc peut exactement raconter les faits sinon celui qui les a vécus ? Et l'impartialité n'est pas spécialement une vertu des écrivains d'une époque plutôt que d'une autre. On citerait telles histoires de l'antiquité ou du moyen âge, écrites de nos jours, qui témoignent d'un excessif parti pris. L'homme impartial de sa nature jugera froidement les événements les plus rapprochés de lui ; l'homme prévenu verra les époques les plus lointaines avec des idées préconçues.

Il en est qui se retranchent derrière la facilité apparente des travaux d'histoire moderne. Ceux-ci sont à la portée de tout le monde puisqu'il n'est pas besoin, pour en consulter les sources, de connaître le vieux latin, le vieux français, les mystères de l'épigraphie et l'art de déchiffrer les vieux grimoires. Ceux qui raisonnent ainsi ignorent les éléments mêmes de la méthode historique. Il ne faut point confondre

la connaissance des sources et leur publication avec l'historiographie elle-même. Une fois qu'il a lu les documents, l'historien n'en est qu'au début de sa tâche. Il doit en contrôler les renseignements, faire les éliminations nécessaires, se livrer à tout un travail critique avant d'essayer même de se faire une représentation, à lui personnelle, d'un événement, d'un homme, d'une époque. Or ce travail minutieux est toujours fort difficile ; il l'est d'autant plus que les documents sont plus abondants et les sources plus nombreuses, que les affirmations sont plus contradictoires. Il est moins aisé d'écrire l'histoire de Henri Druey que celle de Pierre de Savoie.

Au milieu de ces écoles, de ces tendances, de ces orientations diverses, quelle place a prise la Société vaudoise d'histoire et d'archéologie ; à quelle tendance faut-il la rattacher ; cultive-t-elle la critique, ou l'érudition pure, ou la vulgarisation ; s'attache-t-elle plus spécialement à nos antiquités, à notre moyen âge, ou bien, en revanche, aux époques moderne et contemporaine ? Nous répondrons que, dans l'esprit de ceux qui l'ont fondée et dans la ligne de conduite suivie dès lors par elle, il n'a été question de s'embrigader dans aucun camp, de faire partie d'aucune secte, de se rattacher à aucun dogme. Nous sommes partis de cette idée que, dans le culte à vouer au passé, tout fait avait son importance, sa valeur, pourvu qu'il fût présenté avec un degré d'exactitude suffisant et avec la probité scientifique nécessaire. Un vieux silex à destination inconnue, un fragment de milliaire romain, une relique trouvée dans un tombeau burgonde, une faïence de Nyon, un poèle du XVIIIe siècle, un meuble, un costume de 1830 nous intéressent à un titre ou à un autre. Nous recevons avec reconnaissance la communication d'un modeste *livre de raison* ou d'un grimoire de recettes, comme nous saluerions aussi la découverte d'une lettre de franchise importante,

d'une charte ducale ou impériale encore inconnue, ou d'une chronique inédite du premier moyen âge. C'est bien souvent dans l'étude des infiniment petits que la science a surpris les grandes lois qui régissent les infiniment grands. La monographie bien faite d'une modeste bourgade contribuera mieux à éclairer le passé que l'histoire mal faite d'un grand royaume. Nous accueillons toutes les sympathies et toutes les bonnes volontés. Nous représentons une société d'instruction mutuelle dans laquelle les plus savants peuvent encore apprendre, dans laquelle les plus modestes peuvent trouver quelque chose à enseigner. Venus de tous les points du pays, appartenant aux milieux les plus divers, se rattachant aux tendances les plus variées, les membres de la société d'histoire sont réunis par un même sentiment qui, dans leurs réunions, prime tous les autres : l'amour du sol sacré de la patrie, de son passé, glorieux ou modeste, de tout ce qui a vécu de la vie vaudoise et suisse, pensé de sa pensée, rêvé de son rêve, palpité du sentiment national.

Paul MAILLEFER.

LAUSANNE EN IMAGES.

ESSAI D'ICONOGRAPHIE

(Suite.)

Vues de la Pontaise, de la Borde, de la Barre.

Date aproxim.
de la vue.

1740 Nöhtiger, J. L., exc., Bernæ.

Prospect der Stadt Lausanne. Vue de Lausanne. Gr. en noir 183/93, cum grat. et Priv. Magist. Bernens. La vue s'étend du Château à l'église St-Roch. Le Léman et les Alpes de Savoie à l'arrière-plan.